



DES SEPT PONTS QUI ENJAMBAIENT LE DANUBE POUR RELIER BUDA A PEST, QUATRE ONT ETE REMIS EN SERVICE MALGRE LES EXTRAORDINAIRES DIFFICULTES RENCONTREES.

HONGRIE

A l'entrée de Budapest, sur le mont Gellert, se dresse un énorme monument représentant une femme aux bras levés qui tend vers le ciel une palme. Là devait s'élever la statue du fils de Nicolas Horthy — alors dictateur de la Hongrie — tué au front. Seul le socle était terminé. Cette femme, qui doit symboliser la liberté, a pris sa place et rappelle aujourd'hui aux Hongrois que leurs libérateurs ont droit à la reconnaissance. Vingt projecteurs l'illuminent jour et nuit. Un agent de police en armes y monte la garde pour le protéger de toute profanation.

TOUT LE DRAME
DU PAYS TIENT
DANS CETTE PHOTO



CES deux êtres ont pour tout logement une cave obscure. Lui était officier de carrière dans l'armée hongroise. Aujourd'hui, il est inscrit sur la liste de chômage B, liste de ceux qui n'ont pas de métier manuel. Ses biens ont été mis sous séquestre ou bien échangés contre quelque nourriture. Manœuvre ou journalier, c'est la seule profession qu'il peut exercer. Bien sûr, il existe des cours de « reclassement », mais à soixante ans... Elle, sa femme, a le regard vague, un sourire inquiétant. Par moments, elle prononce des phrases sans suite dans lesquelles on devine un passé faste, puis éclate d'un rire cassé : elle est devenue folle.





PENDANT SIX SEMAINES, AU DEBUT DE 1946, UNE GRANDE PARTIE DES IMMEUBLES DES VILLES HONGROISES ONT ÉTÉ DETRUITS PAR LA MITRAILLE. AUJOURD'HUI, ON RECONSTRUIT.

AUX ÉTUDIANTS LA GAMELLE, AUX TRAFIQUANTS LE CABARET



Une ancienne caserne a été affectée aux étudiants qui disposent d'un lit en briques, d'une planche pour sommier et d'une soupe. C'est peu, mais les jeunes ont la foi et luttent avec confiance dans l'avenir. Le gouvernement les soutient comme il peut.



La rue Vaci Utca, possédait avant la guerre les plus luxueux magasins de Pest. Maintenant, cette artère sélect est devenue un lieu de prédilection pour les mendiants... et les nouveaux riches des boîtes de nuit qui eux, ne connaissent pas les restrictions.

BUDAPEST a connu des heures atroces au début de 1945 où pendant six semaines il a été le foyer de combats acharnés, sans merci, qui opposaient deux adversaires appliquant le principe militaire implacable : employer tous les moyens pour empêcher l'avance de l'ennemi. Rien n'a été épargné. De nombreux édifices publics que la nation entretenait avec le plus grand soin s'écroulaient sous les bombes et les obus. Des maisons, des foyers tombaient en ruines. Six semaines pendant lesquelles la population vivait terrée dans les caves et n'en devait sortir que pour enterrer 35.000 de ses morts, connaître une famine sans précédent et constater d'un œil atterré que les trois quarts de ses bâtiments étaient gravement endommagés.

Pas d'eau, sauf celle du paisible Danube ; nul ravitaillement. Il fallait offrir un meuble pour quelques malheureux kilos de pommes de terre. Heureux celui qui pouvait le faire...

Aujourd'hui, on reconstruit. Des sept ponts qui enjambaient le Danube pour relier Buda à Pest — et que les Allemands avaient fait sauter — quatre sont remis en service. Des maisons s'élèvent, mais en nombre insuffisant, pour abriter tous les sinistrés.

300.000 pengoes pour une galette

En ce printemps de 1946, Budapest offrait, lui aussi, le spectacle de la folie. Le souffle de l'inflation passait sur la capitale. Le marché noir y régnait en souverain absolu ; le désordre lui emboîtait le pas. Désiriez-vous prendre le tramway ? 20.000 pengoes. Un mois avant il n'en fallait que 500. Dix millions pour passer une nuit dans un hôtel. Les prix s'enflaient d'heure en heure. En cinq jours, un dollar était passé de 3 millions à 7 millions. Pendant un repas, l'omelette passait de 500.000 à 600.000 pengoes. Un sandwich coûtait 90.000 pengoes. Un petit employé pouvait s'en offrir quatre par mois avec son salaire.

Les gens de modeste condition regardaient avec angoisse le précipice qui se creusait sans cesse entre leurs traitements et la hausse frénétique des prix. Et à tous les échelons, le marché noir se développait sur le trottoir, les gamins offraient des cigarettes américaines : « Virginia, 30.000 pengoes la pièce ! ». Le pain manquait, mais on trouvait de la pâtisserie à des prix défiant toute concurrence : 200.000, 300.000 pengoes pour une galette. Les billets de banque, aussi, se multipliaient, en nombre et en valeur nominale et l'on put



MAIS LES MAISONS SONT EN NOMBRE INSUFFISANT POUR ABRITER TOUS LES SINISTRES.

établir un record d'un genre nouveau, celui de la plus grande coupure de l'histoire : 100.000.000.000.000.000 (cent quintillions) soit 21 chiffres !!!

Une opération chirurgicale monétaire devenait indispensable : le gouvernement supprima le pengo et introduisit le florin basé sur l'or. Un kilo de métal fin pour 13.210 florins. L'or était couvert par une rentrée de 32 millions de dollars restitués par les Etats-Unis. La monnaie reprenait valeur, mais pour avoir des florins, il fallait travailler. Et tous les Hongrois, de toutes les conditions sociales, se mirent en quête d'un « job » ; malheureusement, il n'y avait pas de travail pour tout le monde, et tout le monde n'a pas un métier technique.

L'étudiant, le peintre...

C'est notamment le cas des artistes. Les mécènes ont disparu dans la tourmente. C'est la misère. Le vieux peintre entrevoit avec tristesse les tableaux qu'il pourrait léguer à la postérité, mais son estomac est vide. Ce sera bientôt la maladie, puis la fin.

Un peu moins misérable est le sort de l'étudiant. L'Etat a peu d'argent à lui sacrifier. Une ancienne caserne sert de foyer d'études installé avec des moyens de fortune. Le lit est en briques et une planche fait office de sommier. Une fois par jour, la cantine lui sert une soupe. C'est peu, mais les jeunes ont la foi et luttent avec confiance pour l'avenir.

Reconstruire, reconstruire !

Avec eux, luttent les ouvriers. L'industrie métallurgique et les mines, nationalisées, travaillent fébrilement pour que le pays vive et se relève. Reconstruire est le leitmotiv impérieux. Les progrès réalisés dans le centre commercial de Pest sont étonnants. Le vouloir-vivre a secoué la léthargie qui avait frappé les Budapestois au lendemain de la bataille et peu à peu la vie reprend. La rue Vaci-utca possédait avant la guerre les plus luxueux magasins de Pest. Les devantures se sont certes regarnies, mais les prix sont inabornables.

Mendiants à tickets

Cette artère sélect est maintenant devenue un lieu de prédilection pour les mendiants. Sans doute leur sort n'est pas enviable, mais il y a quelque temps, les autorités municipales de Budapest s'alarmèrent des gains réalisés par cette gent gémissante. Emues par la découverte de vastes sommes trouvées en la possession de

certain d'entre eux, elles avaient songé à interdire les dons en espèces. Des dons de « charité » spéciaux seront mis en vente et les charitables n'auront qu'à s'approvisionner en vignettes. Les mendiants n'auront plus qu'à échanger celles-ci contre du ravitaillement ou des objets de première nécessité, mais ne pourront toucher au delà d'une certaine quantité fixée à l'avance.

Le « marché aux puces » hongrois

Le marché Téléki est le marché où l'on y trouve de tout. Là se coudoient troc et son compagnon d'aujourd'hui, le marché noir. Tout comme à notre « puces » de Clignancourt, on y offre des vêtements usagés, des œufs, des tuyaux de poêle, des fruits, du paprika. A des prix prohibitifs. Ce qui a provoqué récemment une petite révolte de villageois qui mirent tout le marché sans dessus dessous. Les œufs, les légumes servaient de projectiles. Les vêtements servaient de boucliers. La police, prévenue, arrêta une quinzaine des « révoltés » pour pillage et émeute sur la voie publique. Les prix ne baissèrent pas pour autant. Cette petite leçon ne manquait pourtant pas d'opportunité !

Nouveaux « gentlemen-farmers »

En matière sociale, la Hongrie a pris une mesure vraiment révolutionnaire : elle a partagé les terres dont les propriétaires étaient de véritables seigneurs féodaux. Ceux-ci ont été dépossédés des neuf dixièmes de leurs fiefs qui ont été divisés entre les paysans. Chacun de ceux-ci, valets de ferme hier, sont devenus des « gentlemen-farmers », avec un petit lopin et des bêtes. L'avenir dira si cette solution aura été la bonne.

Le « Moulin-Rouge »

Les nuits de Budapest, avec ses danseuses minces et trépidantes et ses tziganes, avaient leur caractère. Mais l'argent est rare aujourd'hui. Le théâtre est cher, le cinéma aussi. De toutes les boîtes de Budapest, seul le « Moulin-Rouge » a survécu. Les girls sont toujours aussi gracieuses, les maîtres d'hôtels stylés. Regardez les dîneurs attablés : ils ont le front soucieux et le sourire contraint.

Oui, le Hongrois souffre, mais il a gardé en son cœur une grande vertu : l'espérance. Travailler, reconstruire est le mot d'ordre qui rendra à la Hongrie son éclat de jadis.



Les prix prohibitifs que l'on pratique au marché Téléki ont provoqué une émeute. Les devantures ont été mises sens dessus dessous. La police est intervenue, a arrêté une quinzaine de « révoltés », mais pas la hausse...

COMME PARTOUT, MISÈRE ET MARCHÉ NOIR



A chaque pas on rencontre des gosses en haillons demandant l'aumône, industrie prospère qui a ému les autorités.



Aux « Puces » de Budapest on trouve de tout : vêtements usagés, œufs, beurre, tuyaux de poêle, fruits, paprika.